

mant un angle droit dans lequel les mutins allaient s'engager et qui devait ensuite les envelopper.

Le 81^e avait baïonnette au canon. Presque tous les hommes du 17^e avaient chargé leurs armes. Beaucoup mirent aussi baïonnette au canon. Ils étaient attentifs, prêts à répondre à une attaque, mais ne voulant pas la provoquer.

La colonne arriva à hauteur du 81^e à une allure très vive et continua sans hésitation à marcher sur le côté de la route laissée libre, vérifiant ainsi les prévisions du général Lacroisade.

Les mutins furent d'ailleurs bientôt rassurés par l'attitude des soldats du 81^e. Ils avaient baïonnette au canon, mais beaucoup pâles et tremblants pouvaient à peine tenir leur arme tellement stupéfaits par le spectacle de cette troupe sans chefs, passant devant eux comme une trombe, leur jetant au visage des injures, des défis, ou des invitations à les suivre.

Il était facile de lire dans le regard de beaucoup d'hommes du 81^e des encouragements et leur vif regret de ne pouvoir ou de n'oser suivre les révoltés. Quelques-uns manifestèrent même, en faisant quelques pas vers eux, leur intention de se joindre aux mutins, mais ceux-ci ne firent rien pour aider et, voyant qu'ils n'étaient pas suivis, ils reprirent leur place dans le rang.

Les officiers supérieurs à cheval observent le mouvement, l'opération semble réussir, il n'y a plus qu'à donner l'ordre au 81^e de rabattre les ailes, et les insurgés sont pris. Mais le morceau ne sera-t-il pas trop gros? Le pas de charge redoublé et la tête de la colonne va atteindre le sommet de l'angle où sont massés une compagnie du 81^e et les gendarmes qui, tout à l'heure, fuyaient si bravement. Les hommes du 17^e avancent toujours et ne paraissent pas voir la barrière qui se dresse devant eux. Les premiers rangs ont tous la baïonnette au canon. Voudraient-ils s'arrêter qu'ils ne le pourraient pas, poussés qu'ils sont par ceux qui suivent, qui marchent sur leurs talons. C'est le moment d'ordonner le mouvement enveloppant. Le lieutenant-colonel du 81^e court transmettre l'ordre, quand un coup de fusil part. Immédiatement une salve crépite, subite, inattendue. L'effet est prodigieux : le lieutenant-colonel s'arrête, figé au sol, sans un mouvement, passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Un commandant saute prestement derrière son cheval, l'instinct de la conservation parlant plus haut que le devoir. Les soldats du 81^e massés sur la route, en avant du 17^e, abasourdis par cette décharge imprévue, sont rappelés à la réalité par une pluie de menues branches tombant des platanes, attestant la bonne qualité des munitions. Avec la rapidité d'un éclair, ils disparaissent tous dans les vignes, on ne voit plus un képi. Les pandores, à qui leurs canassons ne permettaient pas une fuite rapide, s'écrient : « Ne tirez pas, nous sommes des pères de famille. » Et ils se rangent précipitamment au bord de la route. Pour un peu ils auraient rendu les honneurs. La route s'ouvre, large et libre, et le 17^e poursuit sa marche. Vers le milieu de la colonne, des soldats du 17^e, ignorant d'où était partie la fusillade, s'étaient rapidement déployés dans les vignes ; ils reprennent leur place en voyant de quel côté sont les fuyards. Quand les officiers sont revenus de leur émoi, ils tiennent rapidement conseil et l'un d'eux proposa, paraît-il, de faire tirer sur les mutins par les soldats qui restaient. L'attitude de ceux-ci ne permettait pas de s'arrêter à ce